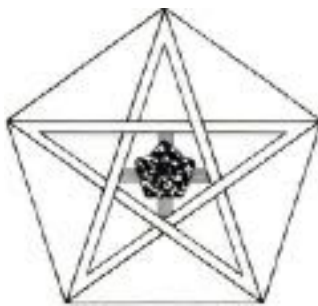




PENTAGRAMME

LECTORIUM ROSICRUCIANUM

11^{ème} année No. 1



PENTAGRAMME

La revue *Pentagramme* se propose d'attirer l'attention sur l'ère nouvelle qui a commencé pour l'humanité. L'École Spirituelle de la Rose Croix d'Or représentée par le Lectorium Rosicrucianum réagit aux impulsions libératrices qui se répandent actuellement sur l'humanité. Elle se met entièrement au service du travail de libération de l'humanité que la Fraternité Universelle entreprend de façon très puissante en ces temps.

La mission de l'homme consiste à tisser le Soma Psychikon, le vêtement d'or des noces, véhicule grâce auquel l'homme peut entrer dans la nature supérieure, après avoir vaincu la vie inférieure et la mort.

Le pentagramme a été de tous temps le symbole de l'homme rené, de l'homme nouveau. Il est également le symbole de l'univers et de son éternel devenir par lequel le plan de Dieu vient à manifestation. Toutefois un symbole n'a de valeur que s'il devient réalité. Lorsque l'homme a réalisé le pentagramme dans son microcosme, il a vaincu la mort. Alors il se tient sur le chemin de la transfiguration.

La revue *Pentagramme* attire l'attention du lecteur sur la révolution spirituelle qui doit s'opérer dans l'homme.

Sommaire : 11ème année no.1 — 1989

La non-lutte des Cathares

Lao Tseu et le chemin du silence intérieur

Gustav Meyrink : chercheur spirituel et penseur ésotérique

Gustav Meyrink et les tournants décisifs de la vie de l'élève

Le Nom nouveau

Le moi sur le chemin

La non-lutte des Cathares

Au sud de la France, en Languedoc, dans les Pyrénées, maints sanctuaires anciens nous rappellent la Fraternité des Cathares. Au XIIIème siècle cette partie méridionale de la France constituait un grand royaume qui n'était relié que de nom au nord de la France et à Paris. En réalité cette région était indépendante et se distinguait par sa culture exceptionnelle ; si exceptionnelle qu'elle n'a pu être égalée de nos jours.

La culture des Cathares imposait son sceau indélébile sur toute cette région du Languedoc et faisait sentir son influence jusque dans de lointains pays. C'était la civilisation du règne de la paix de la Fraternité précédente. Soutenus et protégés par les nobles du Languedoc, les frères et sœurs cathares offraient leur aide et leur amour à partir des sanctuaires de la Montagne sacrée jusque dans des régions éloignées, afin de transmettre leur force d'âme si exceptionnelle à tous ceux qui en avaient besoin.

Vous en avez certes souvent entendu parler et vous avez beaucoup lu sur le sujet. Bien des élèves de l'École Spirituelle de la Rose-Croix d'Or s'intéressent à cet ancien règne, de par leur liaison étroite avec tout ce qui concerne la Fraternité précédente. Nous ne nous attarderons donc pas une nouvelle fois sur ce que représentaient à l'époque le Languedoc et sa culture raffinée hautement spirituelle. La Rosekruis Pers a publié l'ouvrage de A. Gadal en la matière, *Le chemin du Saint Graal*, mais nous voulons attirer votre attention sur les aspects principaux du comportement des Cathares qui permettent d'expliquer parfaitement leur culture exceptionnelle ainsi que ses conséquences.

Les Cathares étaient par principe les adversaires de toute violence. Ils observaient la non-violence absolue jusque dans ses conséquences les plus extrêmes. C'est cela qui importe ici. Un historien français déclarait que le principe de non-lutte des Cathares était non terrestre, alors qu'ils avaient par ailleurs une organisation terrestre. Cet amalgame de terrestre et de non-terrestre les mettait en conflit avec les autres.

Quand nous approfondissons le principe vital de la non-lutte et de la non-violence des Cathares, il faut bien comprendre que ce comportement dépasse de très loin, et par ses principes, et par sa nature, et par ses effets, l'attitude des antimilitaristes et de ceux qui refusent le port des armes, comme les jeunes de certains pays ont le droit de le faire. Comprenez-nous bien : répétons que l'antimilitarisme est basé sur des motifs nobles et généreux, mais nous ajoutons aussitôt que nous comprenons également fort bien ceux qui, pour des motifs nobles, croient devoir défendre leur pays et leur peuple par des moyens terrestres. Ainsi, jadis, en Languedoc, beaucoup de chevaliers se servaient de leurs armes pour défendre les Cathares. Et lorsqu'on tenta de faire disparaître ces derniers, ils tirèrent leurs épées du fourreau. On peut donc dire que le non-violent et le combattif se donnèrent la main en quelque sorte.

Le port de l'épée

Cette contradiction flagrante doit nous apprendre quelque chose ; elle nous force à regarder plus loin. Parfois on se demande comment il fut possible que les frères et sœurs cathares réfugiés à Montségur aient pu permettre à leurs amis, dans la même citadelle, de brandir armes contre armes, d'opposer la violence à la violence, et de faire couler le sang de leurs ennemis. Et comment il se fait que ceux qui précisément maniaient les armes au moment de la défaite, obtinrent de s'en aller librement, alors que les non-violents, ceux qui n'avaient pas touché un cheveu de leurs ennemis, furent brûlés vifs. N'est-ce pas la preuve que nous devons aborder le grand problème de la non-lutte et de la non-violence d'une tout autre manière que ne le font les humanitaristes d'aujourd'hui ? Une Fraternité de non-violents et une Fraternité d'hommes armés agissant la main dans la main au service de la justice et de la morale, comment est-ce possible ?

Permettez-nous de vous expliquer comment ce fut possible, et comment cela l'est encore ; de vous expliquer l'enseignement gnostique en la matière et pourquoi il est dit dans la langue sacrée que « l'autorité ne porte pas en vain l'épée ». Examinons le fondement même de la nature de la mort et commençons par expliquer le principe de la Fraternité qui prend l'épée et s'en sert quand les circonstances l'exigent. La nature de la mort est, dès son origine et fondamentalement, violente. Dans tous les règnes de la nature nous voyons comment les uns exploitent les autres. C'est « manger ou être mangé ». La non-lutte est partout exclue dans la nature de la mort.

Du plus profond de la terre jusqu'en haut de l'atmosphère, la férocité, la violence et le meurtre sont la caractéristique et la signature de la nature entière. Cependant, pour ceux qui sont nés de cette nature, ce mouvement des forces contraires constitue l'école d'apprentissage pratique de l'éternité, permettant le passage dans la vie supérieure. Mais pour que cet apprentissage réussisse, il est nécessaire que dans le désordre de la nature, c'est-à-dire l'ordre qui se transforme systématiquement en son contraire, naisse et se crée un « ordre », un ordre étatique maintenu par la loi et le respect de cette loi, à l'encontre de tous les opposants. L'on y parvient par la menace d'une sanction éventuelle, en punissant réellement, donc par la violence. Dans le mouvement des forces contraires il n'existe pas d'autre moyen. La haute idée de l'état et de son organisation est de procurer à la créature la possibilité de se maintenir aussi longtemps que possible dans la nature de la mort contre toutes les menaces. C'est pourquoi ce n'est pas en vain que l'état, l'autorité, porte l'épée ; tout extrémisme, toute dégénérescence en ce domaine mis à part. Le méemploi des armes par l'autorité ne rentre pas dans le cadre du problème examiné ici.

Nous pouvons maintenant nous imaginer qu'il y avait aussi, du temps des Cathares, une Fraternité qui protégeait l'œuvre et l'aspiration de ces derniers et les gardaient contre les courants, forces et éléments de la nature de la mort. C'était une Fraternité qu'on peut nommer à bon droit l'autorité du Languedoc. C'était une Fraternité qui, tout en servant l'humanité, voulait être et était d'abord au service de Dieu ; non dans l'idée que la nature

de la mort était l'ordre divin, mais parce que les innombrables enfants de Dieu emprisonnés dans l'ancre de la nature de la mort devaient pour le moins être aidés et protégés par une autorité « ne portant pas en vain l'épée ». C'est pourquoi ceux qui acceptaient la violence jusqu'à un certain point étaient les amis des non-violents et de ceux qui ne luttaient pas.

Les nés selon l'âme

Que voulait et que cherchait la Fraternité des Cathares ? Les membres de cette Fraternité étaient bien dans ce monde mais plus de ce monde. C'étaient des nés selon l'âme. Ils avaient acquis l'état d'âme vivante et en raison de leur état d'être n'appartenaient plus à la nature de la mort. Ils y œuvraient avec leur personnalité naturelle en tant qu'instruments de l'âme vivante, afin d'ouvrir cette prison pour libérer les innombrables chercheurs affamés. Leur arme était — et comment en aurait-il été autrement — précisément l'arme de la non-lutte absolue. Par conséquent, l'autorité du Languedoc qui protégeait les prisonniers, éventuellement par l'épée, ne leur était pas opposée. Cette autorité comprenait sa mission et se plaçait délibérément aux côtés de la Fraternité des Cathares, se mettant toutes deux au service de l'humanité.

L'une, l'autorité, avait pour tâche de protéger l'homme au milieu de la violence, par la matière de la violence. L'autre venait sauver les prisonniers, par la matière de l'âme vivante, la matière du silence, la matière de la non-lutte.

Ici nous nous retrouvons face aux deux ordres de nature, la nature des forces opposées et la nature de la paix; la nature de la mort et la nature de la vie. Quand vous voulez vous maintenir dans la nature de la mort, il faut accepter la lutte, impossible d'y échapper. Si vous désirez entrer dans la nature de la vie, il faut accepter la non-lutte absolue. La non-lutte dans la nature de la mort est exclue sans une orientation totale sur la nature de la vie et une liaison avec elle.

Si vous cherchez à maintenir la nature de la mort, si vous considérez la nature dialectique comme l'ordre divin et que vous tentez d'y introduire la paix, vous découvrirez inéluctablement que la chose est exclue et impossible selon les lois de cette nature. De là les tentatives humanitaristes pour établir les éléments du non-terrestre dans la pratique du terrestre. C'est pourquoi Jésus le Seigneur, pour démasquer de telles tentatives et en prouver l'impossibilité, disait : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». Et Paul : « La chair et le sang ne peuvent hériter le Royaume ».

Nous comprenons maintenant sans aucun doute pourquoi la Fraternité gnostique s'adresse aux hommes avec la force du règne de Dieu ; non pas pour établir sur terre un règne de paix éternelle, mais pour libérer le chercheur de la nature de la mort et le faire entrer dans la nature nouvelle. Il faut choisir : ou la lutte pour l'existence, pour soi ou son prochain, avec toutes ses conséquences et dans ses multiples aspects; ou bien un comportement

différent qui débute par la non-lutte absolue sur la base de la force de l'âme: c'est l'éternité qui descend dans le temps.

Jan van Rijckenborgh



Monument aux pieds de Montségur en mémoire des événements de l'année 1244 où deux cents parfaits et parfaites des Cathares furent brûlés.

Lao Tseu et le chemin du silence intérieur

Ce titre, le chemin du silence intérieur de Lao Tseu, comprend quatre éléments : le chemin, l'intérieur, le silence et Lao Tseu. Ces quatre éléments sont représentés par les caractères chinois utilisés pour le titre de l'œuvre par laquelle Lao Tseu est devenu si connu : Tao Te King. Tao signifie : le chemin ou la voie ; Te, le devenir conscient de l'universel qui est à l'intérieur de l'homme; et nous pourrions traduire King par la méthode pour atteindre le but final, la paix divine.

Lao Tseu

Qui était Lao Tseu ? Suivant la tradition, c'est un personnage légendaire, un philosophe positif du septième siècle avant Jésus-Christ. Alors que les populations de l'Europe se trouvaient encore à l'époque transitoire de l'âge de bronze à l'âge du fer et s'entretenaient dans leurs pauvres huttes de la chasse du jour, en Chine, la force et l'élévation intérieures étaient telles qu'elles permettaient la description en cinq mille caractères du monde entier, des domaines divins et du chemin qui les reliaient. Lao Tseu était archiviste de profession. Il enregistra en son temps bien des désordres sociaux et événements chaotiques. C'était une période de transition comme celle que nous vivons maintenant. En des temps pareils où tout est mis à jour, les hommes cherchent des valeurs stables. Lao Tseu savait, et démontre, que rien n'est stable dans le monde, et que seul le chemin de retour au domaine d'où nous sommes tombés conduit à une valeur immuable, à Tao, celui qui est éternellement.

Lao Tseu signifie : le vieil enfant. Tel était le surnom du philosophe qui s'appelait en réalité Li, l'arbre qui porte des fruits. Enfant, on l'appelait Er, celui qui entend ; et le nom qu'il porta comme lettré était **Po Jang** : noble fils du soleil. L'adage romain Nomen est amen (le nom est présage) vaut certainement pour Lao Tseu. Par sa vie, il est certainement l'arbre qui porte du fruit, parce qu'il entend et comprend que l'important n'est pas l'extérieur mais l'intérieur. À l'intérieur l'étincelle spirituelle qui couve sous la cendre doit se mettre à briller jusqu'à devenir un soleil rayonnant qui répand lumière et chaleur pour tous ceux qui souffrent dans le froid du monde extérieur. En établissant la liaison avec le soleil spirituel rayonnant à travers le monde entier — qui sera nommé Christ ultérieurement — l'homme-âme-esprit pourra croître. D'abord cet homme nouveau se trouve au stade de l'enfance. Mais l'étincelle-esprit qui est son noyau est déjà très ancienne et l'a accompagné à travers tous les temps et toutes les incarnations. Tel est le vieil enfant, expression ayant servi de nom à Lao Tseu.

L'homme originel occupera de nouveau une place dans l'Ordre divin, qu'il abandonna pour se précipiter dans le monde de la matière. De même que les autres messagers du Royaume de Tao, l'autre royaume, comme Moïse, Hermès, Hercule, Jésus, Apollonius, etc.,

Lao Tseu disparut à un moment donné. Il est le dernier que l'on ait vu à la frontière. Là il a laissé un message au garde pour ceux qui viendraient après lui, message tracé en cinq mille caractères : le Tao Te King. C'est un enseignement intérieur diamétralement opposé à l'enseignement extérieur de Confucius. (Khung Fu Tseu établit une religion mondiale avec des héros et des saints qui devaient être imités et priés, et des règles pour mener l'homme à un comportement exemplaire).

À l'époque existait aussi la dualité entre la religion intérieure et extérieure. Religion vient du latin '**religare**' et signifie : relier à nouveau. C'est relier à nouveau l'homme terrestre à son noyau intérieur et au domaine divin d'où il est tombé. Rétablir cette liaison était l'intention et la mission de Lao Tseu consignée dans les directives du Tao Te King, la mission confiée à tous les messagers de l'autre Royaume qui viennent vers les hommes. Dans l'École Spirituelle de la Rose-Croix d'Or, nous trouvons aujourd'hui la même intention et la même mission.

Le chemin

Tao signifie littéralement chemin ou voie, mais aussi la force qui rend possible d'aller ce chemin. Tao est d'une part le chemin qui va de cette nature à la nature originelle, et d'autre part le chemin qui va du fils de l'homme au fils de Dieu. Tao est la force qui, de la nature originelle, descend dans ce monde comme un chemin le long duquel chaque chercheur spirituel peut retourner à la nature originelle. Celui-ci doit alors satisfaire à l'exigence posée en vue de croître pour accéder au Royaume. Il est exigé que le chemin soit suivi sans discontinuer, car il n'existe pas de chemin seulement pour le dimanche matin ...

Tao est la force-amour de Dieu, qui pénètre tout. Cette Gnose ne peut être nommée car elle n'est pas de ce monde. Tao est Cela. C'est la Parole de l'Évangile de Jean. Tao est Dieu. Le Tao Te King dit : Si Tao pouvait être dit, il ne serait pas le Tao éternel. Si le nom pouvait être dit, il ne serait pas le nom éternel.

Le chemin, la voie est toujours ouverte pour l'homme. Depuis les premiers signes de la chute de l'homme originel, il y a eu un plan de salut et les messagers ont indiqué et maintenu ouvert le chemin de retour.

Des Écoles des Mystères et des Écoles Spirituelles sont toujours apparues pour enseigner ce chemin de retour à l'homme empêtré dans ce monde et aspirant à la libération de la roue de la naissance et de la mort. Dans ces écoles spirituelles, tous les groupes d'élèves furent aidés par les frères des écoles spirituelles précédentes et reçurent à leur tour la mission de prendre soin des chercheurs spirituels qui viendraient après eux.

Ainsi naquit une chaîne universelle de Fraternités. D'un côté elles touchent aux domaines divins tandis que de l'autre les chaînons les plus bas sont reliés à l'humanité tombée.

Toutes ces Fraternités vivent et œuvrent en Tao. Étant emplies de Tao, elles ont le pouvoir de répandre Tao. Dans la tradition du Tao, un saint est nommé un "Sjenren", littéralement, quelqu'un qui est « chargé ». Les enseignements que l'initié en Tao transmettait à ses élèves, selon leur besoin et leur niveau, consistaient en lignes directrices au début du chemin. Celui qui était "chargé" se déchargeait, ayant vécu le chemin antérieurement, et cela se gravait dans la conscience du candidat. Celui qui acquérait la compréhension de l'essence du chemin pouvait y faire les premiers pas. C'est un chemin d'autoréalisation, en accord avec les mots du Tao Te King : « Celui qui vainc les autres est fort. Celui qui se vainc soi-même est tout-puissant ».

Nombreux sont ceux qui, dans le monde d'aujourd'hui, sentent tout cela et s'affairent à suivre des exposés, à lire des livres, à recevoir des enseignements dans les domaines ésotériques et occultes pour acquérir des capacités particulières. On acquiert de l' "énergie psychique" au moyen de certains exercices. On veut prédire l'avenir par le I King. On tente des guérisons avec des pierres précieuses. On pratique la thérapie de la régression en retournant dans ses vies antérieures. Vaste est le terrain de la clairvoyance, de la transmission de pensée, du traitement de l'aura, des biorhythmes et du magnétisme. On apprend l'astrologie, à marcher dans le feu, à devenir médium, à manier le pendule, on s'occupe de yoga, de radiesthésie, de boules de cristal, d'hypnose, d'influencer les chakras, etc. Mais dans toutes ces activités l'homme ne fait que s'affronter lui-même et le moi ne change pas ou à peine. Or c'est justement ce moi, la personnalité-moi, qui emprisonne le noyau spirituel, la rose, et le maintien dans ce monde. L'ascension spirituelle repose sur un retrait progressif du moi au profit de la croissance progressive de l'âme en nous, de Tao en nous.

La Société Rosicrucienne est parfois qualifiée d'« ennuyeuse », car on n'y fait aucun exposé sur les vies antérieures, par exemple, et il n'y a pas de maîtres impressionnants en vêtements blancs qui nous désignent pour être spécialement leurs disciples. La Rose-Croix travaille d'une tout autre manière.

L'intérieur

La Rose-Croix s'efforce, pas à pas, de découvrir Tao en lui-même. Vu de l'extérieur, cela n'est pas spectaculaire. C'est dans la confrontation intérieure qu'il faut chercher plutôt l'aspect impressionnant. Toutes les activités énumérées plus haut ajoutent quelque chose à la partie extérieure du microcosme, à la personnalité. Avec Tao, il s'agit de l'intérieur du microcosme. L'épanouissement de la Rose dans le microcosme est un processus intérieur. Il s'accomplit si l'homme recherche quotidiennement dans quelle mesure son comportement diverge du chemin spirituel et tente quotidiennement de se relier à Tao. De cette façon se développe la liaison avec Tao ; il y aura communication entre Cela et le candidat. Et ceci non seulement dans l'intérêt de l'homme spirituel qui y aspire, mais aussi dans l'intérêt du monde et de l'humanité. Si une partie relativement petite de l'humanité

pouvait maintenir et rayonner Tao dans ce monde comme une radiation libératrice, l'humanité entière en serait influencée.

Le ciel et la terre s'uniraient et feraient tomber une douce rosée, alors le peuple parviendrait, sans commandement, comme de soi-même, à l'harmonie, dit le Tao Te King. Celui qui s'oriente réellement sur Tao remarquera au début que son comportement journalier n'est pas en harmonie. Si le candidat est sérieux, il modifiera son comportement. Ce faisant il prévient la cristallisation, l'endurcissement de son caractère et de ses habitudes. « Ce que je veux, je ne le fais pas, et je fais ce que je ne veux pas », soupire Paul. Les traits de caractère forment ensemble ce qu'on nomme le gardien du seuil. A un moment donné il est demandé au candidat s'il prend les choses au sérieux et s'il est prêt à collaborer à la dissolution de toutes les cristallisations et particularités qui le lient à ce monde.

Celui qui le veut devra le démontrer en s'offrant à Tao. Grâce à l'espace ainsi créé, Tao peut croître en lui. Tous les éléments qui le lient à ce monde seront en vérité dissous par la haute vibration de Tao. Les aspects karmiques sont aussi neutralisés. L'homme qui aspire et fait effort spirituellement crée l'espace où recevoir Tao toujours davantage. Celui qui déblaie et purifie ainsi le système souillé se sait toujours plus intimement relié à Tao, de force en force et de magnificence en magnificence. Il peut également dispenser son expérience aux autres et leur montrer le chemin du Temple aux mille salles. Il est admis dans la chaîne des travailleurs.

Celui qui se détache de l'extérieur
Trouve le chemin intérieur.
Celui qui au non-faire parvient
Est admis dans la chaîne qu'il atteint.

Le silence

Lao Tseu désigne la méthode pour parvenir à Tao le Wo Wei : le non-faire. Ce n'est pas l'inactivité définie par les normes de notre société. Cela signifie que dans la vie le candidat choisit la voie qui l'écarte aussi peu que possible du but choisi, Tao. Les déviations par rapport à cette direction se traduisent par de forts écarts à droite et à gauche ainsi que des mouvements violents émotionnels et mentaux. Elles ébranlent l'équilibre de l'esprit, de l'âme et du corps.

Le Bouddha dit qu'il faut suivre « *le chemin du milieu* ». Ce n'est que lorsqu'on a trouvé le repos intérieur et que les tempêtes du monde sont calmées que l'on peut connaître et reconnaître Tao. On lit dans le Tao Te King :

« *C'est pourquoi l'homme qui règle entièrement son comportement sur Tao devient semblable à Tao. Celui qui se règle sur la vertu deviendra semblable à la vertu. Celui qui se règle sur le vice, deviendra semblable au vice* ». Et : « *Ce qui est imparfait deviendra*

parfait. Ce qui est courbé deviendra droit. Ce qui est creux sera rempli. Ce qui est usé deviendra neuf. On acquiert Cela avec peu. Avec beaucoup on s'égare au loin ».

Le vide se fait dans le candidat et, comme il ne poursuit plus rien de terrestre, il entre dans la paix. En même temps il connaît la plénitude de Tao. Il est comme le vase vide, purifié, prêt à recevoir l'eau vive de l'Esprit originel. Et il peut donner à d'autres de cette eau purificatrice. L'homme devient ainsi un véhicule de Tao, au service du monde et de l'humanité.

« Les trente rayons d'une roue se rejoignent autour du moyeu, mais c'est uniquement grâce à l'espace vide qu'elle peut servir. Le vase est pétri d'argile, mais c'est uniquement son espace vide qui est utile. On fait des portes et des fenêtres pour la maison en construction, mais c'est uniquement de son espace vide que l'on a besoin. C'est pourquoi l'être, le matériel, a son utilité mais c'est du non-être, de l'immatériel, que dépend son Utilité » (Tao Te King, chap. 11).

Le message apporté par Lao Tseu il y a vingt et un siècles est précisément le même que celui que la Rose-Croix veut vous transmettre aujourd'hui. Ce message fut apporté à tous les peuples, à travers tous les siècles, par la chaîne universelle des Fraternités. Il a été traduit en langues et symboles divers pour ceux qui le reçurent en leur temps, mais le cœur en était, et en est encore, toujours le même. L'homme est un être double. Il possède un corps matériel et un élément divin intérieur. La partie matérielle correspond au monde dans lequel nous vivons maintenant, et l'élément divin est de même nature que le domaine divin d'où il est jadis tombé. Mais hélas le matériel a pris le pas sur le divin.

Il s'agit d'échanger l'extérieur pour l'intérieur, afin que le noyau divin latent puisse à nouveau croître jusqu'à devenir un homme-âme-esprit véritable, qui reprendra sa place dans le Royaume en tant qu'entant de Dieu. On peut parcourir le chemin qui va de notre monde au divin en abandonnant toujours davantage ce qui est terrestre en nous et en y créant, de ce fait, un espace pour l'élément âme-esprit.

Sept questions

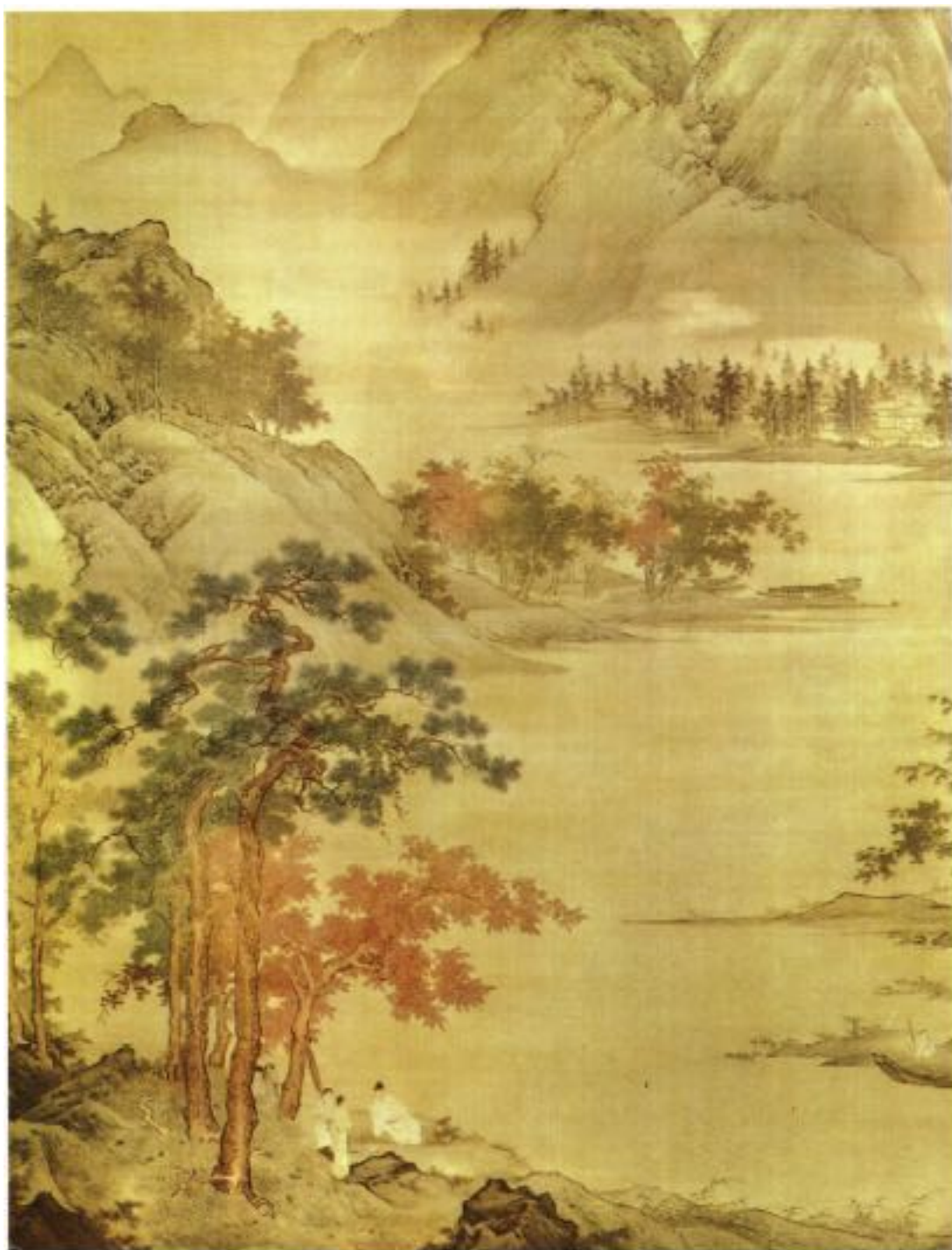
Sept questions se posent au candidat sur le chemin du Tao. Il doit en chercher les réponses dans son propre cœur. Il éprouvera ce qui suit : « Lorsque je fus arrivé près du panneau indiquant la direction du chemin nommé « la voie qui traverse la nuit », et qu'avec l'aide de Dieu j'eus chassé la nuit la plus noire de mon âme, je m'assis et me reposai au pied du signe plein d'espoir qui se dressait au-dessus de moi comme une croix. J'invoquai la force et le courage de poursuivre le voyage qui conduit vers le Temple aux mille salles où, selon ce que j'espérais, tous mes maux seraient guéris. Une aube nouvelle peignait de vermeil le ciel dans le lointain et alors que j'aspirais au soleil d'or du plein jour, qui mettrait fin aux tristes ténèbres environnantes, une voix retentit qui dit :

Sept questions sont posées ici à tous les candidats avant que leur soit accordé, à mi-course, le signe de poursuivre le chemin, le signe appelé dans une autre langue le panneau indicateur de l'âme. Et l'on escompte du malade sept réponses avant qu'il puisse trouver la guérison dans le Temple aux mille salles. Les sept questions sont :

1. Qu'avez-vous laissé derrière vous ?
2. Quel fardeau portez-vous sur le chemin ?
3. Quel don offrirez-vous au maître du Temple ?
4. Comment maîtriserez-vous vos pensées ?
5. Comment réfrénerez-vous vos sentiments ?
6. Comment construirez-vous votre demeure ?
7. Quelle est la Parole qui guérit ?

Une grande joie m'envahit et je trouvai en mon cœur les réponses :

1. J'ai laissé derrière moi un monde plein de mensonge et de mort. J'ai laissé aussi la vanité et le non-sens qu'il y a à s'échiner pour les choses terrestres. Mais j'ai également laissé derrière moi sur le chemin mes frères plus jeunes, et j'ai profondément conscience que je dois revenir pour les informer de ma guérison.
2. Je porte sur le chemin le fardeau d'une vie pleine de souffrance et de péchés. Mais à mesure que ceux-ci disparaîtront, je serai plus fort pour aider à porter la croix du Christ.
3. J'apporte trois présents au maître du Temple. Ils sont peu nombreux mais de grande valeur. Ce sont l'humilité, la compassion et l'amour.
4. Je dompterai mes pensées par une réflexion continue sur le but, sur Tao et en me remémorant sans cesse les douces paroles de conseil que j'ai reçues de l'âme dans les moments de paix intérieure.
5. Les sentiments seront réfrénés en m'abandonnant à l'amour de Dieu qui croîtra en moi. Cet amour fera cesser le violent courant de sympathie et d'antipathie et me permettra d'apporter à nouveau de l'eau pure et cristalline aux frères et sœurs encore assoiffés.
6. Ma demeure sera construite sur la Pierre angulaire de mon salut : Jésus-Christ. L'entrée en est formée par trois piliers : foi, espérance et amour, et dans le jardin je planterai trois roses : blanche, rouge et or.
7. La Parole qui guérit est ce qui constitue le fondement même de mon voyage vers le Temple. Par fidélité à cette Parole je porte le moi au tombeau. Le chemin tout entier peut être traduit par la, Parole unique : « Le remède universel consiste en la reddition de Soi ».



En 1986 parut aux Pays-Bas une biographie de l'écrivain Gustav Meyrink par Frans Smit. En général Meyrink est considéré comme un personnage mystérieux, plutôt occulte, dont les romans troublent les lecteurs et souvent les irritent, car ils touchent en eux des choses dont ils ne sont pas toujours conscients. Il apparaît souvent comme un personnage à double face, sans doute parce qu'il est difficile à classer aussi bien en tant qu'homme qu'en tant qu'écrivain. Bien des étiquettes lui ont été attribuées dont celles de « Mahayana Yogi », de bouddhiste et autres du même genre ne sont pas les moindres. Mais on sent que ces appellations ne rendent jamais vraiment compte de ce qu'a vécu Meyrink, pas plus extérieurement qu'intérieurement.

La biographie de Frans Smit* fait apparaître Meyrink sous une lumière nouvelle et surprenante. Par-delà l'écrivain occulte et fantastique, surgit le chercheur ardent, dont le seul but était de découvrir les mystères, la magie, les rapports invisibles de la vie. Meyrink essayait de saisir l'invisible dans la vie sous la forme d'un personnage qu'il appelait « le masqué ». Ce personnage est invisible et intervient dans l'existence de tous les hommes qui peuvent s'y ouvrir pour les mener au but le plus élevé. Par une recherche conséquente, incessante, Meyrink accumule les expériences théoriques et pratiques dans les sphères suprasensibles. Il avait des contacts avec tous les mouvements spirituels actifs de son temps. Ainsi s'intéresse-t-il en profondeur aussi bien à la mystique juive qu'aux enseignements orientaux, à la théosophie, à l'anthroposophie et au christianisme ésotérique. Ses expériences se reflètent directement dans ses oeuvres et comme le montre sa biographie, son développement intérieur évolua marche après marche.

Né en 1868, Meyrink commença une carrière professionnelle comme banquier à Prague ; déjà il s'intéressait beaucoup aux questions ésotériques et occultes. Cette carrière prit fin brusquement à la suite de certaines intrigues. Meyrink fut obligé de quitter Prague et arriva à Munich en 1907 après être passé par Vienne et Montreux. Ici commença sa deuxième carrière d'abord comme écrivain satirique.

C'est son roman *Le Golem*, paru en 1915, qui le fit connaître comme écrivain ésotérique. Nous voyons ici la première expression de sa recherche spirituelle. Ce premier roman et tous ceux qui suivirent reflètent le développement de Meyrink : de l'homme qui cherche en tâtonnant et pressent qu'il existe une autre réalité à l'homme éveillé qui vit toujours dans le monde et pourtant n'est plus de ce monde et accède à une toute nouvelle conscience. Dans *Le Golem* Meyrink décrit les hommes comme des créatures pourchassées, n'ayant aucune liberté, vivant dans la misère et la haine, inconscientes de leur état et vécues par des forces étrangères. En même temps il esquisse la vision d'un tout autre être humain. Il veut nous montrer que l'homme doit se libérer de son propre golem intérieur, ainsi que du

golem collectif qui tient l'humanité dans ses griffes. Car ce n'est qu'après cela qu'il pourra développer une volonté libre, par laquelle agir consciemment et raisonnablement.

Cet homme conscient, qui à la fin de sa vie unira l'âme renée avec l'Esprit dans les noces alchimiques, contraste absolument avec les hommes misérables, remplis de haine et plongés dans la douleur. Le sujet des noces alchimiques est le thème central de l'œuvre de Meyrink. On le trouve dans chacun de ses romans, où il est toujours traité d'un point de vue différent.

Son deuxième livre, *Le visage vert*, finit avec l'union du principe masculin et féminin dans les "noces saintes". Cependant la manière d'y arriver est ici tout autre. Il faut que le corps soit vaincu par l'esprit. Le but final de pareil effort est l'homme éveillé spirituellement, qui peut vivre simultanément dans deux mondes, *'de ce côté-ci et de l'autre côté'*.

Cette possibilité est symbolisée par la vision du « Chider », personnage mystique de l'Islam et du Soufisme qui initie les hommes aux mystères les plus élevés — comme Jean le Baptiste dans le christianisme. « Chider » signifie le « vert éternel », ou bien « l'éternelle jeunesse » ; ce mot symbolise l'homme nouveau immortel. Dans *Le visage vert*, le Chider apparaît dans une vision de la tête de Janus — moitié homme, moitié serpent. Le personnage principal du roman a acquis cette tête de Janus avec laquelle il peut voir le passé et l'avenir, et vivre dans le présent de ce côté-ci et de l'autre côté. Nous trouvons ici aussi l'union du principe masculin et féminin dans l'union du cœur et de la tête.

Une nouvelle conscience

Dans *La nuit de Walpurgis*, Meyrink dépeint l'homme qui atteint une nouvelle conscience par la neutralité et le non-faire. Le roman naquit au milieu de la folie et du chaos de la première guerre mondiale. Le personnage principal trouve une issue en se tenant à l'écart des événements mondiaux, en devenant neutre. De la sorte lui poussent des ailes qui ne cessent de grandir. Et quand il meurt en tant qu'homme naturel, une nouvelle conscience s'est déjà développée en lui, qui ressuscitera plus tard dans une forme nouvelle et ne se perdra jamais.

Dix ans après paraît *Le Dominicain blanc*. Meyrink essaie ici de faire une synthèse entre les traditions spirituelles occidentales et orientales. Il relie le taoïsme et le christianisme et démontre que les deux offrent des possibilités de libération. Dans le taoïsme — exposé de façon simplifiée — c'est grâce à la purification du sang et à la mortification du corps ordinaire que peut se constituer un nouveau corps glorifié. Dans le christianisme cette transformation s'effectue par la liaison de l'âme éveillée avec l'Esprit, et encore une fois de leur union dans les noces alchimiques. Il est clair que le personnage du roman vit cette nouvelle naissance en dehors de l'église officielle, il va tout seul le chemin christique du renouvellement de soi.

Son dernier roman paraît en 1927, cinq ans avant sa mort. Pour un chercheur spirituel, c'est le plus important. Après avoir parcouru les différentes phases décrites dans ses romans précédents, Meyrink avec *L'ange à la fenêtre d'occident* entre dans un tout nouveau domaine. Il aborde le thème de la véritable alchimie, de la transfiguration. L'idée d'un ordre fraternel se fait maintenant jour. Ici l'homme n'est plus livré à lui-même mais reçoit l'aide d'une fraternité dont Christ est le centre. Le sujet principal du roman est l'histoire du rétablissement du microcosme divin originel par son dernier habitant.

Jan van Rijckenborgh, qui connaissait et appréciait Meyrink, écrit qu'il réussit à montrer ici les étapes que doit franchir chaque chercheur sur le chemin, ainsi que chaque élève de l'École Spirituelle. Il dit littéralement : « C'est une histoire dans laquelle aucun aspect du chemin que nous devons parcourir tous ne sont oublié ». Avec l'Hoël Dhat, l'homme éternel, Meyrink donne l'exemple de l'homme qui a sombré dans la nature dialectique. Il montre son éveil progressif après sa décision de chercher le chemin du salut et de le parcourir en se libérant de la nature inférieure et en libérant l'homme éternel, « l'Autre » en lui. Il décrit cette délivrance par l'intermédiaire du personnage de John Dee, qui mène son microcosme à la libération en abandonnant tous les biens terrestres.

Une autre Réalité

Trois ans après l'apparition de *L'Ange à la fenêtre d'occident*, Meyrink vécut l'expérience la plus importante de sa vie. Il parvint à accéder à l'autre réalité. La vie de Meyrink fut toujours une vie de recherche active et d'actions conséquentes plus que d'attente et de renoncement. Il pratiqua de durs exercices, se soumit à une discipline de fer et tomba gravement malade à la suite d'expériences occultes. Il faisait tout cela dans le seul but de trouver le chemin du divin. Cependant, plus il avançait dans la vie, plus il s'écartait de tous les mouvements occultes. Tout ce qui était technique et « art » lui devenait de plus en plus suspect et il comprit qu'il ne s'agissait pas dans la vie d'un homme de fortifier son moi par des exercices spirituels. Ce savoir pressenti ne devint certitude qu'au mois d'août 1930, après « la nuit la plus cruelle ».

Il décrit, dans une lettre à un ami, qu'il a eu cette nuit-là la révélation que l'homme ne doit pas se perfectionner lui-même, mais laisser croître « l'Autre » en soi, et qu'il a tout à coup compris que « l'Autre », le Christ en nous, doit croître. Dans cette lettre Meyrink parle du Christ au sens gnostique du « très ancien », que le chercheur doit délier de ses chaînes en lui-même. Il comprend alors l'essentiel : le chemin qui mène à Dieu ne comporte ni exercices de yoga, ni prières, ni mantrams, ni ascèse, ni mortification ; il s'agit de « *laisser croître* » l'Autre en nous et d'abandonner la nature terrestre.

Gustav Meyrink mourut en 1932 à l'âge de soixante-quatre ans, deux ans après cette découverte. Il dit alors : « mourir est difficile. La mort est ce qu'il y a de plus fugitif dans la vie. Mais voyez, il n'y a qu'un seul Dieu : Christ ! » Meyrink a-t-il réussi à délivrer l'Autre en

lui ? Était-ce le dernier habitant de son microcosme ? Comment le savoir ! Mais sur sa tombe il y a l'inscription suivante en lettres bleues sur fond d'or : VIVO — je vis !

La biographie de Smit donne à tous les chercheurs spirituels des indications précieuses pour leur propre chemin. Elle traite les thèmes que nous avons à peine effleurés ici, en sorte qu'ils apparaissent de façon concrète pour chaque élève. Le mérite particulier de cette biographie est qu'elle découvre en Meyrink un chercheur spirituel conséquent et qu'elle suit subtilement son développement extérieur et intérieur. Ainsi d'un auteur d'histoires fantastiques elle fait un écrivain dont la force spirituelle était encore inconnue.

Gustav Meyrink et les tournants décisifs de la vie de l'élève

Pour Gustav Meyrink le premier tournant de sa vie fut au plus haut point décisif. C'était en 1891 alors qu'il avait vingt-quatre ans. Au moment où il décidait de mettre fin à son existence terrestre par un coup de pistolet, quelqu'un glissa un petit dépliant sous la porte de sa chambre dont le titre était ainsi conçu : « Sur la vie après la mort ». Ce signal le fit retarder encore un peu le moment de savoir ce qui se passait de l'autre côté du voile. Alors ce fut le début d'une errance à travers les domaines des forces directrices du côté temporairement le plus tangible de l'existence. A la suite de quoi il acquit la conviction grandissante qu'il existait une force surnaturelle qui se manifestait à chaque instant dans la vie quotidienne et la dirigeait mais — chose exceptionnelle — sans que nous puissions en saisir quoi que ce soit en tant que personnalité. Le texte hermétique le plus ancien et le plus connu en Europe définit cette force en ces termes : « Deus est sphaera infinita (...) ubique circumferentia nusquam ». (Dieu est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part).

La vie de Meyrink est dominée par le principe du Dieu inconnaissable. Il commença par essayer de saisir, d'appréhender cet « inconnaissable », de toute l'ardeur de son désir, avec son « moi » tout entier et tout ce qui s'y rattache - donc aussi avec sa créativité. On sait qu'il est impossible de réagir de manière pure aux forces gnostiques avec la personnalité terrestre.

Gustav Meyrink ne recula devant aucun moyen ni aucune méthode qui lui aurait permis d'approcher l'inconnaissable. Mais cela n'aboutit à rien. Pourtant au moment où les forces qu'il invoquait risquaient de lui devenir fatales, celui que Meyrink appelait "le masqué", le

« très ancien », continuait d'intervenir. Ce qui l'amena finalement, à travers de nombreuses expériences et déceptions douloureuses, sur le chemin du véritable chercheur.

Meyrink se sentait complètement prisonnier et il rendit très souvent témoignage, en parole et en écrit, de la nécessité de se libérer du destin ou de la fatalité, donnée qui correspond étroitement à sa recherche. Dans la terminologie de l'École Spirituelle nous parlons de la délivrance des forces astrales de cette nature. Il remarqua que ce destin s'accomplissait sans pouvoir être dominé, aux périodes de sa vie où sa personnalité terrestre n'était pas suffisamment prête intérieurement à la véritable reddition de soi. Le « galop » du destin lui fit prendre conscience que celui-ci était ingouvernable. Il vécut ce genre d'expérience de 1901 à 1902, période où sa carrière de banquier se termina brusquement et où sa vocation d'écrivain commença à se dessiner. Il remarqua aussi qu'il était impossible de se tourner de force vers « le masqué » au moyen d'exercices et d'études, mais que le détachement du destin terrestre « galopant » ne pouvait s'effectuer que si l'on se rendait totalement à « l'Autre » en soi. Par la suite, il témoigna de cette compréhension dans le Visage vert : « Si vous voulez vraiment que votre destin aille au galop, il faut — et c'est un avertissement en même temps qu'un conseil, car c'est la seule chose que l'homme doive faire, et c'est en même temps le sacrifice le plus difficile qu'il puisse offrir — il faut invoquer le noyau vital de votre être, ce noyau vital sans lequel vous ne seriez qu'un cadavre (et encore même pas cela) et lui ordonner de vous conduire par le chemin le plus court au grand but, le seul qui soit digne d'effort, si peu que vous le reconnaissiez maintenant, de vous y conduire sans pitié, sans précipitation, au travers de la maladie, des souffrances, de la mort et du sommeil, au travers des honneurs, de la richesse et de la joie, en avant, toujours et sans cesse en avant, au travers de tout, comme un cheval qui a pris le mors aux dents et qui traîne une voiture par les champs et sur les pierres et le long des fleurs et des bosquets fleuris. C'est cela que j'appelle : crier à Dieu ! Il faut que ce soit comme un vœu devant une oreille attentive ! »

Un des chants du Temple du Lectorium Rosicrucianum traduit cette compréhension en ces termes :

Ample s'élève l'intelligence (le Noûs,
l'Ame-Esprit)
Lumière de l'âme dont la puissance
Prend la matière, éclaire sa nuit
Pour qu'à jamais s'enfuie l'ennemi.
Intelligence! O toi, Feu divin!
Toi qui renverse notre destin,
A ton ardeur qui peut résister?
Finie la nuit voici la clarté.
La compréhension profonde

De ce qui précède il apparaît que Meyrink a vraiment joué avec le feu. Il est allé jusqu'à l'extrême limite de cette expérience.

Dans la période qui va de 1915 à 1930 — où se faisaient déjà sentir les changements de ce tournant des siècles - par son art magistral et visionnaire d'écrivain, il a touché de nombreux chercheurs jusqu'au cœur. Meyrink fut en premier lieu un chercheur et nous entrons en contact avec lui à travers ses écrits sur le sujet. Dans le livre intitulé *Gustav Meyrink, Het leven van een geestelijk zoeker en esoterisch denker* (Gustav Meyrink, vie d'un chercheur spirituel et penseur ésotérique), Frans Smit éclaire cet aspect de façon exemplaire et saisissante. Celui qui lit cette biographie, ou ne serait-ce qu'un seul livre de Meyrink, se pose la question : « *La véritable recherche, le véritable apprentissage ne peut-il commencer et se poursuivre qu'à la suite d'expériences aussi douloureuses que celles que Meyrink a rapportées ?* » Non, cela n'est assurément pas nécessaire, même si Meyrink en tant que chercheur de vérité accroît beaucoup notre compréhension sur le chemin. Si cela n'était pas le cas, son œuvre ne nous parlerait pas, ou à peine. Si nous percevons la Parole magique du commencement, si notre être le plus intérieur la reconnaît, alors on va le chemin de la joie ; c'est la voie la plus directe vers Dieu. Ce sont les forces christiques salvatrices libérées dans le Corps Vivant de l'École Spirituelle qui nous en rendent capables.

Au tournant le plus important et en même temps le plus décisif de sa vie, Meyrink note dans son journal et résume l'essentiel de sa recherche et de ses expériences. Il met en garde tous ceux qui viennent après lui contre les nombreux feux follets trompeurs qui détournent du chemin de la recherche.

La lecture de Meyrink nous rend plus conscients du chemin de la vie (lire est une suite d'épreuve pour la conscience) et — nous l'espérons — plus conscients aussi des indicibles possibilités cachées dans la liaison avec le Corps Vivant de l'École Spirituelle.

Note du journal de Gustav Meyrink

« Aujourd'hui, le 7 août 1930, 10 h du matin, après une longue nuit pleine de tourments les écailles me sont tombées soudain des yeux et je sais à présent en vérité quel est le sens de toute existence.

Il ne faut pas se changer soi-même par le yoga, mais pour ainsi dire édifier un Dieu, ou pour parler en termes chrétiens : il ne s'agit pas d'imiter le Christ mais de le descendre de la croix. Je dois donc couronner et revêtir de pourpre le Très Ancien que je vois toujours au loin, et en faire le maître de ma vie. Je le vois maintenant couronné avec son manteau de pourpre. Plus il deviendra parfait, plus il me sera une aide. C'est donc Lui l'adepte et je n'y aurai part que lorsqu'il fusionnera en moi. Car Il est en vérité mon moi le plus intime. « Il doit croître et moi je dois diminuer. » (Voilà le vrai sens des paroles du Baptiste !)

Tout cela n'était pas très clair pour moi jusqu'à présent et ce fut la cause de tous mes maux, car je croyais par erreur que c'était 'moi' qui devais me réaliser moi-même et non Lui ! Les exercices de yoga tantrique ainsi que toute ascèse sont faux et conduisent à l'abîme, ce ne sont à proprement parler que de la magie noire. Désormais je sais pourquoi le Très Ancien était toujours immobile devant moi telle une image. C'est tout simplement parce que je travaillais sur moi-même et non sur Lui. Selon Bô-Yin-Râ, il fallait dans ce genre de pratique engloutir à l'instant même tout ce que l'on trouvait dans ce domaine pour s'en nourrir.

En fait c'est l'inverse. Le Très Ancien est donc le Christ et nous devons le libérer et le rendre puissant. Alors seulement il pourra faire des miracles. Le miraculeux ne se déversera sur nous qu'à partir du moment où cette schizophrénie aura cessé (...) En fin de compte il faudrait que je traite de toute cette connaissance sous forme de roman. Ce serait certainement le sujet le plus intéressant. Peut-être que nos relations changeront bientôt et que je pourrai travailler comme je le souhaiterais.

En aucun cas je ne puis qualifier d'erreur tout ce que j'ai tenté et fait par le yoga tout au long de ma vie. Je crois que de tels efforts m'ont été nécessaires pour reconnaître la réalité qui m'est apparue aujourd'hui le 7 août. »

Extrait de : Gustav Meyrink, Oas Haus zur letzten Latern, (La maison aux dernières lanternes), Nachgelassenes und Verstreutes, Eduard Franck, München, 1981.

Ouvrages de Meyrink traduits et parus en français :

- Le Golem (Retz), épuisé.
- Le visage vert (Le Rocher).
- Le Dominicain blanc (Le Rocher).
- L'ange de la fenêtre d'occident (Le Rocher).
- Trois récits (Les 4 frères de la lune, Le Cardinal Napellus, Les sangsues du temps). (Retz-Ricci), épuisé.
- L'horloger (paru dans les cahiers de l'Herne).
- Correspondances (Cahier de l'Herne).
- La Nuit de Walpurgis (Retz), épuisé.
- La cabinet des figures de cire et autres (Retz), épuisé.



Prague où naquit Meyrink et où il passa une partie de sa vie.

Le Nom nouveau

L'un des plus grands problèmes qui se posent à la Hiérarchie de la Lumière en regard de l'humanité tombée est son manque de véritable connaissance. Car nous ne sommes pas conscients de notre état d'homme déchu. Depuis que dans un lointain passé notre être microcosmique a perdu toute notion de l'Autre céleste, il y a deux chemins pour l'homme. Comme il est impossible que Prométhée, l'Homme originel, puisse être libéré d'un coup de ses chaînes, il faut d'abord s'adresser à l'apparence extérieure, à l'homme fait d'argile. C'est pourquoi un précurseur sur le chemin, Jean, doit apparaître en premier avant que puisse intervenir Jésus, celui qui accomplit. Il y eut toujours un double enseignement : l'enseignement intérieur, qui parle au cœur ouvert, et l'enseignement extérieur, celui des commandements, lequel peut conduire, par une juste application, à l'enseignement intérieur.

L'homme chez lequel l'être divin affleure à la surface porte une signature ; le signe de Caïn, stigmaté qui fait de lui un chercheur. Il connaît une inquiétude que rien ne calme et qui durera aussi longtemps qu'il reniera sa vraie nature. Il est quelque peu sensible à l'enseignement intérieur qui, telle une radiation issue du Royaume originel, vient chercher ce qui s'est perdu. C'est cet homme que nous rencontrons dans l'École Spirituelle de tous les temps. Un groupe de tels hommes forme une coupe où le mystère peut se révéler.

Le mystère de l'enseignement intérieur acquiert un grand pouvoir rayonnant pour la recherche si, dans une École Spirituelle, beaucoup de chercheurs retournent au fondement même de leur être. Le principe de la manifestation auquel appartenait notre soi divin, principe caché dans le cœur, est toujours vivant et inébranlable au long des siècles. La rose du cœur est l'étincelle d'un feu toujours ardent. L'étincelle couve sous la cendre mais, vu son origine, elle est toujours capable d'être ravivée en un brasier ardent et c'est alors que l'enseignement intérieur apparaîtra en pleine lumière.

Si dans un groupe d'élèves d'une école spirituelle l'enseignement devient une vivante réalité, ce groupe le propage autour de lui sous la forme de forces-lumière, en particulier dans le champ de l'éther réflecteur. Or l'éther réflecteur est l'éther de la pensée. Si l'enseignement intérieur transmuté s'y projette, il y aura réaction dans un vaste cercle. De nos jours les librairies sont remplies d'ouvrages ésotériques et cela n'est pas uniquement dû aux influences de l'ère du Verseau. Un écrivain utilise en effet, par définition, beaucoup d'éther mental et si sa recherche intérieure le permet, il captera certainement quelque chose de l'idée rayonnée, dont l'assimilation et la mise en œuvre seront plus ou moins pures selon son état d'être réel. Le plus souvent elle reste partielle, elle reste le travail d'un non-marié, car il n'a aucune union, aucune liaison avec l'enseignement intérieur et son champ de force.

Nous touchons ici un sujet complexe. Notamment lorsqu'un réveil gnostique s'accomplit, les forces de la sphère réfléchissante se lancent dans l'imitation de l'idée rayonnée.

La hiérarchie des ténèbres ne peut que parodier, car elle ne possède en propre aucun enseignement, elle ne fait que contrefaire l'unique enseignement universel en un nombre infini de variantes. C'est ainsi que dans la nature dialectique nous voyons immédiatement les ombres portées lorsqu'apparaît la Lumière des Lumières.

Le journal d'un invisible

Nous choisirons comme fil conducteur de cet article quelques paragraphes tirés du Livre *Le Dominicain blanc* de Gustav Meyrink. Dans son introduction au Journal d'un invisible, Meyrink écrit que toutes les phrases qu'il se proposait de transcrire se transformaient à mesure qu'il les notait et finissaient par exprimer quelque chose de très différent de ce qu'il avait voulu dire. Le premier chapitre débute ainsi :

« Aussi loin que remontent mes souvenirs, les gens de la ville ont toujours prétendu que je m'appelais Christophe Colombier. Lorsque, tout petit garçon, muni d'une longue perche au bout de laquelle brûlait un lumignon, je trottai le nez en l'air de maison en maison à la tombée du jour pour allumer les réverbères, les enfants de la rue allaient devant moi en marquant le pas, battant des mains en cadence et chantant : Colombier, Colombier, Colombier, Tralala Colombier. Je ne chantais pas avec eux, mais ne me fâchais pas. Par la suite, les grandes personnes adoptèrent ce nom et m'appelaient ainsi lorsqu'elles avaient quelque chose à me demander.

Il en est tout autrement du nom de Christophe. Il était écrit sur un bout de papier attaché à mon cou lorsqu'on me trouva, un matin, nouveau-né tout nu, sous le porche de l'église Sainte-Marie.

C'est probablement ma mère qui avait dû l'écrire sur ce morceau de papier lorsqu'elle m'abandonna. C'est la seule chose qu'elle m'ait donnée. C'est pourquoi le nom de Christophe a toujours été pour moi comme une chose sacrée. Il s'est imprimé dans ma chair, et je l'ai porté tout au long de ma vie comme un certificat de baptême délivré au Royaume de l'Éternité, comme un document que nul n'avait le pouvoir de me ravir. Il n'a jamais cessé de croître et de se développer comme une graine dans les ténèbres jusqu'au jour où il reparut comme celui qu'il était dès les commencements, et se fondit avec moi, pour me conduire dans le domaine de l'incorruptibilité. Ainsi qu'il est écrit : « Il a été semé corruptible, il ressuscitera incorruptible ». Jésus fut baptisé à l'âge adulte, en pleine connaissance de cause : le nom qui était son Moi s'est perpétué sur la terre ; ceux d'aujourd'hui, on les baptise dès la naissance ; comment pourraient-ils comprendre ce qui s'accomplit pour eux ! Ils vont toute leur vie à la dérive jusqu'au tombeau comme des nuages que le souffle du vent refoule dans le marais ; leur corps se décompose, et à ce qui ressuscite - leur nom - ils n'ont point de part. Mais moi je sais, autant qu'un être humain peut dire de lui-même qu'il sait, que mon nom est Christophe.

On dit dans la ville que c'est un Dominicain, Raymond de Penniforme, qui a fait construire l'église Sainte-Marie grâce à des dons envoyés des quatre coins du monde par d'anonymes donateurs.

Au-dessus de l'autel se trouve une inscription : « Flos florum... sous ce vocable je me manifesterai dans trois cents ans ».

On a cloué par-dessus une planche peinte, mais celle-ci retombe toujours. Tous les ans, précisément le jour de la fête de Marie.

On dit que, par certaines nuits de nouvelle lune, où il fait si noir qu'on n'y voit pas à deux pas devant soi, l'église projette une ombre blanche sur la place obscure du marché. Ce serait la silhouette de Penniforme, le Dominicain blanc.

Nous autres enfants de l'orphelinat, dès le jour de nos douze ans, nous devions aller nous confesser pour la première fois.

« Pourquoi n'es-tu pas allé te confesser ? » me demanda sévèrement l'aumônier le lendemain matin.

- « J'y suis allé, mon Révérend ! »
- « Tu mens ! »

Alors je racontai ce qui s'était passé : « Je me tenais dans l'église, attendant d'être appelé, lorsqu'une main me fit signe ; j'entrai dans le confessionnal : un moine blanc s'y trouvait assis, qui me demanda par trois fois mon nom. La première fois je ne le savais pas, la deuxième fois je le savais bien, mais l'oubliai avant d'avoir pu le prononcer ; la troisième fois, mon front se couvrit d'une sueur froide et ma langue était paralysée, je ne pouvais parler, mais quelque chose dans mon cœur cria : « Christophe ! » ... Le moine blanc l'a sûrement entendu, car il a écrit le nom dans un registre et me l'a montré en disant : « Ton nom est désormais inscrit dans le livre de vie. » Puis il m'a béni, et m'a dit : « Je te pardonne tous tes péchés ... ceux du passé et ceux à venir. »

A ces derniers mots, que j'avais murmurés tout bas, afin de n'être pas entendu de mes camarades, car j'avais honte, l'aumônier, comme pris de terreur, fit un pas en arrière et se signa."

L'homme double

On dit que c'est Prométhée, le fils des dieux de la mythologie, symbole de l'homme originel tombé, qui créa l'homme naturel d'argile, la matière de la nature terrestre. Cette forme apparente, il la pourvut d'une âme constituée des propriétés bonnes et mauvaises de l'âme de tout ce qui vivait sur terre.

Dans l'Evangile de la Pistis Sophia la même idée est exprimée: "Tous les hommes de ce monde reçurent leurs âmes de la force des archontes des éons." Cela veut dire qu'ils sont

animés par les forces des puissances directrices et dominatrices de l'univers dialectique. C'est ainsi qu'apparut un homme double: d'un côté l'être d'éternité enchaîné, Prométhée - dans le Dominicain blanc, il a pour nom Christophe, celui qui porte Christ - de l'autre l'âme naturelle dotée de propriétés dialectiques.

L'âme qui nous vient des éons a une structure astrale dans un corps éthérique que l'on peut percevoir comme une vapeur grise autour du corps physique. Elle va son propre chemin, détachée de Dieu, et ne fait que suivre les lois de cette nature. "Telles des ombres vaporeuses, elles errent à travers la vie en direction de la tombe, leurs corps se décomposent, et à ce qui s'en élève - leur nom - elles n'ont aucune part." C'est le développement ordinaire de la forme naturelle lorsque celle-ci ne répond pas à sa vocation: faire renaître l'Autre, mort-vivant. L'être d'éternité, le microcosme, reste lié à la roue de la naissance et de la mort, avec ses revivifications matérielles répétées ... jusqu'à ce que le but soit atteint. Jusque là nous n'avons aucune part à la force du noyau même de notre être, à notre nom véritable.

Le personnage principal du Dominicain blanc a bien connaissance de son nom. Il considère cette source primordiale de son être comme quelque chose de sacré. Ce nom s'est imprimé dans sa chair. En d'autres termes: il en est devenu conscient. "Je l'ai porté tout au long de ma vie, comme un certificat de baptême, délivré au Royaume de l'Eternité, comme un document que nul n'avait le pouvoir de me ravir." En même temps il dit que cette prise de conscience implique un processus qui mène, par l'offrande de soi, à l'intégration dans l'Autre céleste au sein du microcosme. "Ce nom n'a jamais cessé de croître et de se développer comme une graine dans les ténèbres jusqu'au jour où il reparut comme celui qu'il était dès le commencement, et se fondit avec moi, pour me conduire dans les domaines de l'incorruptibilité".

Meyrink désigne l'homme qui se trouve au début de ce processus comme "le nouveau-né, tout nu sous le porche de l'église Sainte-Marie." Lorsqu'un porteur de l'étincelle spirituelle est soumis depuis suffisamment longtemps aux lois brisantes de cette nature, il finit par démasquer la vie dialectique. Il ne peut plus se plaire vraiment dans ce monde. Il devient un étranger, un orphelin, car il refuse les forces des éons de la nature - son père et sa mère - qui déterminent la note fondamentale de son être. L'homme qui n'attend plus rien de ce monde et ne désire plus rien atteindre dans la nature terrestre mais aspire avec passion à l'Autre, le nouveau, est, en tant que chercheur, déposé comme un enfant trouvé "sous le porche de l'Eglise Sainte-Marie", à l'aube d'un jour nouveau.

Un champ préparé

Marie, ou Mare (la mer), est la pure substance originelle, l'océan de la manifestation divine. "L'Eglise Sainte-Marie" désigne le Corps Vivant d'une Ecole Spirituelle émanant de cet océan, un champ astral gnostique préparé, une "demeure". Dans le récit de Meyrink, elle est construite par le dominicain Raymond de Pennaforte, à l'aide de dons qui lui sont envoyés de tous les pays par des donateurs inconnus. Le nom Raymond signifie "puissant protecteur selon le Conseil de Dieu"; Pennaforte veut dire "plume vigoureuse", tandis que le concept "dominicain" renvoie vraisemblablement ici à la notion "d'imitateur de son seigneur»(canus dominicus). Lorsqu'au cours de l'histoire du monde arrive le moment du sauvetage d'une grande multitude de porteurs d'étincelle-esprit ayant suffisamment mûris,

les serviteurs de la Fraternité de Christ partent dans le monde afin de rentrer la moisson. Ils fondent et construisent de bas en haut une école spiri-tuelle avec l'aide d'un groupe de pionniers

("les donateurs inconnus"); ils guérissent les malades, ce qui veut dire les hommes fondamentalement malades dans leur état déchu et leur ignorance.

Lorsque la Fraternité Universelle commence un travail au profit d'un groupe d'hommes déchus, un tel travail n'est jamais expérimental ou spéculatif. Un plan en constitue toujours le fondement. La Fraternité possède dans le corps vivant d'une école spirituelle un instrument à l'aide duquel tous ceux qui arrivent jusque dans cette école sont méthodiquement introduits dans la connaissance du salut. Toutes les fois que la nuit du monde devient si noire que l'on ne peut plus rien discerner, l'Ecclesia projette dans le monde obscur une ombre blanche sous la forme du dominicain blanc Pennafort. La structure magnétique du corps vivant ainsi établi porte de toute évidence le sceau des envoyés; et celui qui, dans la nuit, ne lâche pas la main qui lui est tendue, sera certainement introduit dans les chambres aux trésors de la Lumière.

"Au-dessus de l'autel de l'Eglise Sainte-Marie, se trouve l'inscription Flos Florum. ... sous ce vocable je me manifesterai dans trois cents ans". Cela rappelle la porte secrète portant l'inscription "après cent vingt ans je m'ouvrirai" décrite dans le testament spirituel des Rose-Croix. Elle a trait à l'accomplissement de la prophétie apocryphe qui dit: Il apparaîtra cinquante deux papes; chacune portera un nom caché qui définira son activité sur terre; la dernière s'appellera Flos Florum, ce qui veut dire la Fleur des Fleurs. C'est sous son sceptre que s'ouvrira le Règne des mille ans.

Meyrink remarque cependant: "On a cloué par dessus une planche peinte, mais elle retombe toujours, tous les ans, précisément le jour de la fête de Marie".

Toute école spirituelle, tout corps vivant suit un développement correspondant aux lois de l'esprit, à l'état du groupe des élèves et à celui de l'humanité tout entière. Ce développement peut être résumé par le nombre 52 ou 7, le nombre de la perfection. Le résultat final de ce développement est la Rose des roses, la Fleur des fleurs, Flos florum. Le Christ. Au début l'élève ne voit pas clairement ce résultat final dans son esprit, "il a cloué par dessus une planche peinte". Mais le jour de la Fête de Sainte-Marie, l'océan de la manifestation divine le rend conscient du but de la vie.

Le chemin de l'étranger

A l'intérieur de notre propre microcosme aussi la chambre au trésor de la Lumière doit s'ouvrir. Nous devons rencontrer l'Autre, le dominicain blanc, dans notre être le plus profond. C'est alors que s'ouvrira, d'une façon très particulière, le Règne des mille ans. Cela est un processus: un exode hors de l'Egypte de la nature dialectique, la traversée de la Mer Rouge des passions du sang, voyage qui mènera ensuite par le désert où le soi se vide, dans la Terre promise. C'est le chemin de l'étranger. Ne comprenons pas ce mot seulement dans le sens d'être orphelin parce que séparé des éons de la nature qui nous nourrissaient, mais aussi par le fait que nous devenons quelque peu ridicule aux yeux de l'homme de la nature. Pour un enfant, pour quelqu'un de spirituellement immature, néanmoins enfant de Dieu, un Colombier est quelque chose d'étrange et de difficile à

situer - aussi longtemps que l'enfant est encore immature. Mais à sa douzième année, lorsque le brisement des douze éons naturels est suffisamment avancé, vient le moment de la première confession, le moment où il devient conscient de la présence en lui du dominicain blanc.

Trouver en nous la source originelle et s'y relier est un processus triple. C'est recevoir un nom nouveau, inscrit dans le Livre de Vie. L'élève acquiert un nouvel état d'être. De cette source originelle provient toute vraie connaissance. C'est pourquoi la vérité ne peut demeurer que dans l'âme d'un homme renouvelé. Rencontrer Christ en nous signifie également: purifier l'être par la connaissance de l'éternelle paix. Le regard se dirige vers l'intérieur et la parole d'Esaïe résonne: "Je serai silencieux et verrai dans ma demeure".

La voix de l'intérieur

Devenir silencieux, entrer dans la paix nécessaire pour comprendre la voix intérieure, qui appelle le nom: Christophe! correspond à un certain état du sanctuaire du c-ur, là où se trouve la rose, le feu spirituel central. C'est le lieu de rencontre entre la Gnose et l'élève. Dans l'état naturel, le c-ur est le lieu où s'agitent et bouillonnent désirs, peurs et passions divergentes. Si la conscience de l'âme veut s'éveiller, cette agitation du c-ur doit cesser. Ce n'est qu'à cette condition que la sagesse divine se manifestera progressive-ment et que le sanctuaire d_e la tête pourra s'élever à sa haute vocation. Il est impossible pour l'élève de suivre cette vocation s'il n'apprend pas d'abord à ouvrir son c-ur à l'Esprit dans le silence. C'est pourquoi la tâche de tous ceux qui cherchent vraiment la Gnose est de créer le silence dans leur c-ur. Il s'agit de rendre le c-ur pur, parfaitement silencieux, équilibré; il s'agit d'ouvrir son c-ur. Au début nous ne comprenons pas encore la voix intérieure. Dans la phase qui suit il se produit un attouchement incidente! et nous connaissons bien la voix, mais avons oublié encore une fois de quelle essence est cette voix avant de pouvoir la nommer. Dans la troisième phase la langue est paralysée de sorte que l'être naturel ne peut plus parler! Alors pour la première fois retentit intérieure-ment l'appel du nom: Christophe!

A celui qui possède le nom nouveau du véritable apprentissage et est inscrit dans le Livre de Vie, tous les péchés sont pardonnés. Il a mené à bien le processus de son développement grâce à la Sainte Force de l'Esprit et est absolument sans péché et juste devant Dieu. Il porte le nom de Colombier: le sanctuaire de sa tête s'est ouvert à la colombe, symbole des radiations de l'Esprit Saint. Sa profession est "allumeur de réverbères". Le pouvoir positif de sa foi ainsi que celui de tous les élèves ses compagnons permet d'allumer les lampes éteintes de tous les c-urs ouverts. Dans la force impersonnelle de l'amour, l'allumeur de réverbères essaie de pousser l'homme à établir une relation harmonieuse et particulière très intériorisée avec le champ de tension magnétique du Corps Vivant de l'Ecole Spirituelle. Celui qui est ainsi touché et réagit est "gardé par sa foi".

Croire à la vie nouvelle, c'est aimer cette vie nouvelle. Une aspiration réellement infinie nous emplit. Cet état dure jusqu'au jour où s'effectue la naissance de l'âme nouvelle; nous portons en notre être une source de lumière sans cesse ardente. dont nous pouvons entretenir le feu de nos propres forces. La Gnose témoigne de nouveau de sa force dans le nouveau champ gnostique. Nous percevons le cri de jubilation de l'âme. Du sommet du sanctuaire de la tête le courant igné du cinquième éther, l'éther de l'âme, embrase l'élève,

ce qui le remplit d'une reconnaissance infinie. La reconnaissance est un état de l'âme purifiée par le baptême de l'eau vive, de l'âme qui, pleine d'humilité, pénètre dans le temple intérieur et s'approche du Trône de la Gnose. Les frères qui découvrent le temple funéraire caché de Christian Rose-Croix commencent à rendre grâce à Dieu et ce n'est qu'ensuite qu'ils ouvrent la porte qu'ils ont découverte. Lorsque "la planche peinte clouée au-dessus de l'autel" a été définitivement enlevée, un nouvel état d'être s'affirme. Un temps nouveau, le Règne des mille ans, se manifeste pour l'élève, pour l'Ecole Spirituelle et bientôt pour l'humanité entière.

Le moi sur le chemin

'infini incommensurable,
le Tout renfermant l'univers entier, le
Royaume du soleil invisible derrière le
corps solaire, le c-ur battant de la
création originelle, la maison du Père ... "

Par ces mots, ces expressions, ces symboles
nous affirmons l'existence d'une réalité divine,
d'un domaine de vie originel, qui pénètre et
embrasse le connaissable et l'inconnaissable, mais que nous n'arrivons pas à dénommer de
la juste façon. Notre conscience, notre
connaissance est insuffisante. Les mots nous manquent. Les noms et les adjectifs sont
impuissants à décrire la splendeur grandiose
qui règne à l'intérieur, à l'extérieur et au-
dessus de nous. Les symboles nous aident à
nous en approcher, mais nous ne sommes
pas en mesure de l'appréhender et de la
comprendre parfaitement. Car nous n'avons
aucune part à la nature divine; ainsi toute
définition reste partielle. Notre langue n'est
pas apte à exprimer la Parole divine.

L'homme cependant a un désir sans mesure
d'entendre et de reconnaître cette Parole. Il la
cherche, il y aspire. C'est pourquoi, au milieu
de la vie houleuse de cette fin du vingtième
siècle, nous allons nous asseoir en rangs
dans les temples silencieux de la Rose-Croix
d'Or pour tenter de percevoir intérieurement
l'insaisissable, la vibration du Royaume divin.

Il y a d'autres raisons qui nous mènent dans les temples de la Rose-Croix d'Or, mais le motif profond, la force de propulsion qui se tient plus ou moins derrière nos raisonnements est le désir de l'inconnu, de ce quelque chose dont nous ne savons quasiment rien, mais qui doit être absolument grandiose, universel et inattaquable. Cette chose nous tire et nous pousse et cherche à entrer en liaison avec notre c-ur. Elle influence notre comportement sur le chemin. Dans cette situation on ne fait pas du surplace. Celui qui s'y trouve n'accepte pas le sort du moment mais essaye de trouver des voies nouvelles et différentes, et de s'y engager. Il semble y avoir beaucoup de possibilités de marcher hors des sentiers battus et familiers de ce monde. Beaucoup se trouvent, en effet, sur des voies indéfinies, en marge de la nature dialectique, la nature de la vie et de la mort. Il y a des voies dangereuses, des voies inutiles, des voies sans issues, des carrefours qui mènent au désespoir, des labyrinthes, des précipices et des abîmes. A chacun sa voie! L'homme a progressé jusqu'au point où il se trouve à l'instant, et il se demande peut-être où sa recherche l'a mené! Chacun va son propre chemin et se trouve à un point spécifique de son développement. Mais il y a des analogies entre les chemins. Et si nous en parlons, c'est pour élargir notre compréhension et nous aider à déterminer notre position. Ainsi nos chemins ont croisé le champ de force de l'Ecole Spirituelle de la Rose-Croix d'Or et nous avons reconnu la réalité de ce champ de force, qui témoigne d'un autre monde encore inconnu. Dans notre ordre de secours, des écoles des mystères comme celle de la Rose-Croix d'Or ont toujours formé des champs de force ou de lumière, dans lesquels la réalité divine inexprimable s'est manifestée et où l'on attei-gnait un niveau de vibration en harmonie avec la vibration supérieure du champ de vie divin. Un tel champ de force est nourri par la grâce divine, mais en même temps est accessible au véritable chercheur. Ainsi le salut du Christ se manifeste à l'homme, et la Lumière originelle se relie directement au principe divin du microcosme. Tel est le résultat de toute recherche et l'accomplissement de la promesse qui pousse l'homme en avant. C'est le début d'une nouvelle vie pour l'âme aspirant à la libération .

La vie animale

Quand la rose du c-ur, le noyau microcosmique, et la lumière christique se trouvent en liaison, nous sommes plus que jamais poussés à changer le cours de notre vie et à nous engager dans des chemins différents. Nous faisons connaissance avec la philosophie de la Rose-Croix et nous nous intéres-sons beaucoup aux manifestations de l'Enseignement Universel. Nous sommes attirés par l'Ecole Spirituelle, pour entendre parler toujours plus des grandes possibilités qui s'ouvrent à nous et de la façon dont le Nouveau Jour transcende de loin la réalité quotidienne. Mais en même temps nous vivons dans notre état d'être "normal". Nous avons un corps avec tout ce que cela implique, tout ce qu'il réclame et ce dont il a besoin. Nous avons notre vie de tous les jours, nos habitudes et nos obligations, nos occupations journalières, nos loisirs, nos fantaisies, nos joies et nos

tristesses. Tous les actes de notre volonté, nos pensées et notre comportement nous ramènent chaque fois aux limites de l'existence dialectique bornée où nous sommes plongés. C'est la vie animale. Elle est liée au cours de la vie également déterminé par la structure karmique. C'est le périple à travers la nature dialectique, où règnent assurément lutte, peine et chagrin, mais qui n'aboutissent pas à l'acquisition d'une conscience réellement nouvelle et à l'unité avec l'autre nature, la nature divine. Le centre de cette vie est le moi. Tout tourne autour du moi, il régit tout, il dirige la vie quotidienne, il juge, il intervient, il gouverne, mais dans un seul but: obtenir une place plus ou moins bonne dans l'existence. Non seulement une position sociale, mais aussi "le bonheur", une condition acceptable, pas trop menacée par les catastrophes et les revers, les périls extérieurs et les dangers angoissants.

Le moi accepte, plus ou moins par calcul, le désir, l'impulsion, la recherche qui entraîne l'homme. Le moi, notre moi, ne reste pas de glace devant la souffrance. Il ne reste pas non plus de glace à la voix de l'âme en détresse dans le cœur. Le moi, notre vie animale, a une certaine culture. Nous sommes des hommes, pas des bêtes. La culture, la loi, l'humanité ne nous sont pas étrangers. Et le chercheur sérieux sur le point de découvrir la Lumière christique, d'établir avec elle une liaison et de la laisser agir dans son être, n'éprouvera pas de résistance de la part du moi, au début.

Au contraire. Car qui n'admet pas que les choses doivent changer en considérant l'état du monde et de l'humanité? La confusion et l'impuissance dans lesquelles on se trouve déjà contraignent à une remise en question. Observons seulement l'activité astrale et la façon dont elle s'exerce sur l'humanité avec toutes ses conséquences; une solution, un renouvellement, un changement, une libération s'imposent dans l'immédiat. L'humanité s'enlise dans le progrès technique, tandis que son environnement est complètement pollué. Toutes les techniques de pointe menacent de détruire nos frères humains. Les peuples, les groupes et les individus se battent. Une peur indicible règne et des millions de gens se droguent. Ce qui se passe dans les grands ensembles, où des milliers d'individus vivent entassés dans une atmosphère d'hostilité et d'insécurité, alors qu'il n'y a pour eux aucune solution et qu'il ne leur reste qu'à se battre, au propre comme au figuré, pour vivre de façon acceptable et relativement sûre, tout cela frappe l'homme astralement par des émotions dépassant les limites du supportable.

La réalisation par l'action

Notre moi reconnaît tout cela. Il désire et espère ardemment trouver la solution qui délivrera l'homme de cet enfer. Il comprend aussi que c'est seulement en se libérant de son attachement astral à la vie inférieure et aux ténèbres de ce monde qu'il y parviendra. Celui qui, en outre, ressent l'ardent désir cité plus haut acceptera spontanément ce que la Rose-Croix d'Or affirme à l'heure actuelle: la réalité de l'Ordre divin et la nécessité d'un renouvellement de la vie, d'un renouvellement astral de l'être intérieur de chacun. Ici on voit le chemin à suivre pour parvenir à la libération par les actes. Mais ce chemin implique aussi que le moi doive se libérer de la nature, se

libérer de toutes les forces qui gouvernent,
l'être selon les normes de la nature déchue. Le réseau astral entier des stimulations et des influences, constitué dans le microcosme par l'être naturel, doit être démantelé et remplacé par des valeurs éthériques et astrales en accord avec la vibration élevée de la Lumière christique. Il faut le faire à partir de la rose du c–ur, de ce point à l'intérieur du microcosme auquel le moi ne participe pas.

Le Noûs

Comment aller plus loin? Avec le moi ou avec cet "autre" encore si peu tangible en nous? Tous les outils disponibles appartiennent au moi. Alors comment agir si nous voulons aller le chemin de la libération? En tant qu'homme-moi ou en tant qu'homme nouveau débutant, avec à peine quelques possibilités d'action ... ? L'Ecole Spirituelle offre une solution à l'élève arrivé à ce point, une solution donnée il y a des siècles par Hermès Trismégiste à son

élève Tat. Hermès parle du Noûs. Il parle d'un état du c–ur qui paraît d'une grande importance.

Alors que nous avançons en hésitant au début du chemin, c'est exclusivement avec le moi que nous pouvons agir. Et nous devons commencer par l'édification de l'âme nouvelle dans le microcosme. Hermès utilise à ce propos le mot-clé de Noûs. Il parle du Noûs qui émane de Dieu et il dit: 'Le Noûs se connaît lui-même intégralement. C'est pourquoi on ne peut pas distinguer le Noûs de l'être de Dieu. Il émane de cette source comme la Lumière émane du Soleil.'

Hermès parle de l'état émotionnel de l'être

dénué de raison, de l'âme tombée, emprisonnée dans le corps et torturée par les principes du désir et de la douleur. Dans son exposé

sur le Noûs, Hermès fait très directement

allusion au c–ur qui doit être purifié et

renouvelé. Le travail doit commencer là; et

non dans le cerveau en essayant de saisir et d'atteindre la réalité divine intellectuellement;

non en renouvelant sa vie de façon forcée,

par un désir provenant de l'état d'être dialectique; mais uniquement par le

renouvellement du système en suivant le chemin qui débute dans le c–ur. L'état

émotionnel du c–ur est déterminant en ce qui concerne les actes et les pensées. Les

considérations du cerveau et la pulsion du désir affluent sans cesse dans le c–ur et

déterminent l'état de l'homme. L'état émotionnel du c–ur peut rendre compatissant ou

intolérant, humain ou meurtrier. C'est l'état émotionnel qui nous fait dire: je me sens

comme ci ou comme ça.

Une citation du Sermon sur la Montagne y fait allusion: "Bienheureux ceux qui ont le c–ur

pur, car ils verront Dieu." Ceux qui ont modifié, purifié l'état émotionnel du c–ur

connaîtront la nature divine. Pour eux elle n'est plus un

mystère, quelque chose de vague et

d'inconnu. Non, ils verront.

Il s'agit ici de remplacer l'état émotionnel

ordinaire par le Nous dont parle Hermès, l'âme inviolable. C'est un état qui renouvelle l'être entier. Du c-ur le sang circule jusque dans la tête et dans tous les autres organes avec toute l'énergie vitale qui est la sienne. Ainsi l'état émotionnel du c-ur est transmis à l'être entier. C'est pourquoi le c-ur est comme notre forge, et c'est là que commence le travail qui doit nous faire avancer sur le chemin. L'homme qui veut y –uvrer n'a au départ que les outils du moi, lequel gouverne le système depuis toujours et l'a laissé se dégrader à tel point. Le roi-moi doit se ressaisir dans son propre c-ur et ne plus accepter la situation telle qu'elle est. De façon rigoureu-se et non par intérêt personnel, il doit intervenir dans l'ancien état émotionnel et ne plus accepter la situation actuelle. Ceci représente une véritable révolution. Le roi-moi va coopérer consciemment au changement de son propre être, processus qui finira par l'éliminer lui-même.

Lutte

Celui qui comprend ce qu'il faut faire sur le chemin de la libération peut s'attaquer à l'état émotionnel du c-ur. Il sait que c'est là que la princesse malade attend d'être guérie par la force-lumière originelle. Le roi de ce monde qui accepte le processus doit être prêt à y coopérer totalement. Il renverra tous ses ministres lâches et traîtres qui ne font que comploter contre la princesse, et mettra de l'ordre dans son palais. Ainsi le roi-moi collabore et influence l'état émotionnel du c-ur.

La conscience qui nous gouverne toujours quotidiennement peut ainsi déterminer notre marche, pourvu qu'elle accepte la Lumière christique. Bien sûr il y aura lutte dans le c-ur. Révolution égale lutte. C'est le combat classique des ténèbres et de la Lumière qui est livré dans le c-ur. Le moi craint cette lutte et essaye de détourner l'homme du chemin pour y échapper. Dans ce cas la princesse ne guérit pas et reste sans force. Mais qui persiste parvient au nouvel état émotionnel du c-ur et verra s'épanouir la Rose. Car tel est le résultat final de l'attaque de l'état émotion-nel du c-ur par la Lumière.